

Nous voilà donc frères et sœurs arrivés au point culminant de l'année liturgique, au jour le plus saint, le plus important, le cœur de notre foi ; mais ce jour le plus saint est certainement et paradoxalement le jour le moins religieux. Car dans ce don du Christ qui meurt sur la croix se dresse une contestation farouche contre toute forme de religion qui cherche à récupérer Dieu.

Avec le Christ qui meurt en croix est crucifié tout espoir humain de pouvoir mettre la main sur Dieu. Dieu définitivement nous échappe et nous rappelle à travers cette mort qu'on ne pourra jamais chercher à travers la religion à utiliser Dieu.

Et c'est très étonnant de remarquer que c'est cet événement couplé au matin de Pâques qui sera à l'origine de l'émergence d'une nouvelle religion, alors même que cet événement se veut une contestation radicale de la religion humaine.

Jésus est mort d'avoir contesté la religion ; il est mort d'avoir dérangé, d'avoir ébranlé les habitudes, d'avoir renouvelé la manière d'approcher le mystère de Dieu. Il guérissait le jour du Sabbat, il mangeait avec les prostituées, frayait avec les collaborateurs romains, osait pardonner les péchés. Il fallait que cela cesse, cela ne pouvait durer ; en trois ans de ministère il avait fait assez de dégâts pour ceux qui se souciaient de leur pouvoir religieux ou politique, qui voulaient garantir la pureté de la religion de leurs pères.

Il est donc mis à mort. Le politique et le religieux s'arrangent, comme c'est hélas souvent le cas, pour préserver ainsi leur pouvoir respectif. Il est mis à mort mais pas n'importe comment. Il est crucifié ! Le pire des supplices, réservé essentiellement aux esclaves, car trop indigne pour les Romains, pourtant habitués à la violence !

Depuis le temps, nous avons oublié le caractère tellement violent et dégradant de la croix. Le but de ce supplice était de faire durer la souffrance et de dégrader le plus possible le corps humain, dévoré par les vautours et autres bêtes sauvages, privant ainsi le supplicié de toute dignité.

Parlant l'autre jour de la croix avec mes catéchumènes, j'ai commencé par leur demander qui serait prêt à porter autour du cou comme joli pendentif une chaise

électrique ou une guillotine ? La croix, symbole de notre foi, et bel et bien un lieu de mort et pas une mort douce, mais une mort violente, dégradante, humiliante. Alors n'en déplaise au géant orange de notre beau pays qui en voulant nous vendre force lapins en chocolat nous promettait que Pâques serait cette année « trop chou ». Faire de Pâques un moment « trop chou », c'est le comble de la déchristianisation, de la perte de ce qui fait la force de l'Évangile ! Pâques et ce vendredi de ténèbres nous rappellent combien Dieu nous rejoint ici au cœur de notre humanité souffrante, fragile, mortelle. Il n'y a rien de chou à cela ! Aller le demander à nos frères et sœurs égyptiens si Pâques est chou ! Non Pâques n'est pas chou !

Le texte de Marc souligne la violence de ce moment. Déjà à Gethsémani, dans la nuit qui précède son supplice, Jésus avait endossé les sentiments les plus humains de la révolte, de la peur, de la solitude. Sur la croix, le voilà abandonné par Dieu lui-même ! C'est le don suprême, la preuve ultime de son amour et de sa proximité avec notre humanité. Mais tout se passe à l'envers, à l'encontre de toute logique. Dieu et son Messie ne peuvent être crucifiés, c'est complètement hors cadre, hors possibilités raisonnables. Et c'est bien ce pensent les passants : « Il en a sauvé d'autres et ne peut pas se sauver lui-même ! S'il est le Messie qu'il descende de la croix ! » Logique ! Mais cet événement ne suit pas la logique des hommes, il ne suit pas non plus les codes de la religion, il les transgresse, il les met à terre, il les déchire à l'image du rideau du Temple protégeant le saint des saints, le cœur même de la religion qui est déchiré !

Difficile pour nous, adeptes de la tradition réformée, qui aimons tant pouvoir expliquer et avoir une approche souvent rationnelle et intellectuelle de la foi, difficile de se retrouver face à la croix, car il n'y a rien à dire, il faut seulement se taire, faire silence. Intéressant de voir dans le texte comment on passe du reste du cri de la foule, qui hurle à la mort, au silence de la croix.

Il faut, face à la croix, faire silence et selon la belle formule de Saint Anselme ne pas chercher à « comprendre pour croire », mais à « croire pour comprendre ».

Dans ce récit, le personnage du centurion romain me touche tout particulièrement. Il est clair que sa mention comme celle de Simon de Cyrène et ses fils aux noms à

consonance hellénistique (Alexandre et Rufus), souligne la volonté de l'évangéliste d'ouvrir le message de Pâques très largement. Cela dit, j'aime ce personnage. Il a dû en voir des crucifixions ; un centurion est sinon blasé, du moins habitué à un tel niveau de violence. Rien que de très banal en somme dans cet événement ; et pourtant sans rien y comprendre – sans même chercher à comprendre !-, il pressent que quelque chose se joue ici. Que cela dépasse le cadre normal, raisonnable, explicable !

Aujourd'hui, nous sommes comme ce centurion, nous sommes habitués, non pas à la violence de la crucifixion – au contraire -, mais au message pascal, lénifié, convenu... A nous alors de ne pas seulement commémorer une fois de plus la mort du Christ, mais comme ce centurion, malgré le caractère connu et répété de la scène, de nous arrêter, de faire silence et de redécouvrir dans le visage du Christ crucifié le visage de Dieu lui-même !

Devenons comme le centurion prêt à se laisser interpeller en dépit de son incompréhension et non pas comme la foule des Rameaux déçue d'un Christ qui n'a pas répondu à ses attentes. Trop souvent en effet et bien malgré nous, nous sommes cette foule des Rameaux prête à nous enthousiasmer pour le Christ, mais un Christ dans lequel nous projetons toutes nos attentes de Dieu, un Dieu à notre convenance, un Dieu somme toute à notre service.

Sur la croix, toutes nos attentes d'un Dieu que l'on peut comprendre, d'un Dieu à notre façon sont emportées, ne reste plus que le visage du Christ souffrant, bien loin de tout ce que nous les hommes peuvent ou veulent projeter sur Dieu hier comme encore aujourd'hui.

Et c'est bien tout le paradoxe de la croix qui nous rappelle que Dieu est à la fois infiniment plus grand et incompréhensible qu'on ne peut l'imaginer et en même temps infiniment plus proche et disponible qu'on aurait jamais osé le croire ou l'espérer.

Comme l'a si bien écrit un de mes professeurs de théologie qui m'a le plus marqué, à savoir le père Duquoc : « Dieu se révèle dans l'inverse de ce qu'en imaginent trop immédiatement les hommes. C'est lorsqu'il se dérobe que Dieu se fait proche ».

Dans ce monde où les hommes rivalisent d'ingéniosité pour garder la maîtrise de tout ce qu'ils entreprennent, le Christ en croix est notre chance, jamais il ne pourra être enfermé dans le désir des hommes, fût-il bon ou malicieux. En mourant sur la croix, Dieu nous révèle combien il est infiniment plus grand et plus proche que toutes les idoles que nous continuons de nous construire. Cessons de l'inventer, Dieu se donne dans le signe de la croix. Cessons de regretter son absence ou sa discrétion, si Dieu s'efface sur la croix, hier comme aujourd'hui, c'est par miséricorde, c'est pour mieux nous aimer ; s'il meurt sur la croix, c'est pour être encore plus présent dans la vie, dans notre vie et en particulier lors de tous ces « vendredis saints » ou plutôt ces jours de ténèbres que nous devons affronter, jours de solitude et d'angoisse, jour de désespoir et de souffrance, jour de deuil ; tous ces jours où nous nous posons la question du pourquoi, du pourquoi Dieu nous a-t-il apparemment abandonnés.

Dans ces moments-là, dans ces moments de désespoir où nous crions à l'aide sans que Dieu ne semble nous entendre, souvenons-nous du silence de la croix ; souvenons-nous qu'il y a rien à comprendre, que cela nous dépasse, mais que nous avons à avoir la confiance du centurion que Dieu habite mystérieusement ces moments ; que Dieu n'y est pas absent. Cette confiance nous remplit d'espérance et l'espérance ce n'est pas pour demain. Espérer ce n'est pas croire que demain tout ira mieux ! Espérer c'est croire que Dieu transforme dès maintenant notre présent. L'espérance est déjà à l'œuvre, frères et sœurs, soyez-en convaincus ! Comme le dit si bien l'épître aux Hébreux : « la foi est une manière de posséder déjà ce qu'on espère, un moyen de connaître des réalités que l'on ne voit pas. ».

En ce sens, l'espérance n'attend pas le matin de Pâques pour se mettre à l'œuvre. Le dimanche de Pâques n'est pas à comprendre comme la revanche de Dieu sur l'homme qui n'a rien compris vendredi saint. Notre espérance prend ses racines déjà aujourd'hui dans les ténèbres de la croix, car c'est au cœur de notre fragilité que Dieu nous rejoint, qu'il assume pleinement notre nature humaine et lui offre sa pleine rédemption. Notre foi n'est pas limitée à la foi au ressuscité, nous passerions à côté de l'essentiel, mais bel et bien au Christ crucifié-ressuscité !

Aujourd'hui, vendredi saint, jour le plus saint de l'année, c'est comme l'inauguration de la mise à mort de la mort. La force de l'au-delà vient nourrir dès aujourd'hui notre en-deçà !

Le rideau du temple est déchiré, Dieu n'est plus enfermé, il ne se place pas à côté de notre réalité, ne plane pas au-dessus de notre histoire : il vient transformer notre réalité !

A nous de faire silence devant la croix et en contemplant ce grand mystère, d'avoir cette intuition, que là se joue véritablement notre histoire, que se révèle la profondeur de notre humanité, que là nous pouvons puiser des raisons d'espérer pour aujourd'hui et pour demain.

Amen